

## NMS Arkiv, Gen.Sekr. Boks 137, legg 6

Le 17.02.1886. Sirabe.

Au Conseil de direction de la Mission Norvégienne, Stavanger.

Chers frères in Christo !

À la fête même du réveillon, nous avons reçu votre lettre du 31 août, ce qui nous a fait des vœux appréciés de nouvel an. Permettez-moi de vous adresser mes remerciements les plus sincères pour la sympathie que vous ayez témoignée à l'égard de nos efforts et de nos peines ici. D'après le compte rendu sur l'assemblée générale, notre travail suscite apparemment les plus grands intérêt et dévouement dans les congrégations de Norvège. L'esprit de sacrifice se montre pleinement dans le don fait à La Fondation de la pension de la Mission. L'acte de foi que le cher donateur a accompli serait donc le témoignage de l'esprit de sacrifice, qu'il soit toujours vivant dans l'Église Luthérienne, qu'il soit conscient de sa vocation d'annoncer l'Évangile aux pauvres païens. Quant à nous ici, le témoignage de ce frère nous incite encore d'avantage à viser à l'idéal de tout sacrifier pour notre travail.

Personnellement, j'apprécie d'autant plus ce cadeau que je viens de survivre à une tentative de meurtre bien préparée et exécutée avec une hardiesse effrayante. On pense au sort de la famille survivante si les malfaiteurs avaient réussi. Ma gratitude envers Dieu pour ce salut miraculeux est associée à la pensée de ce cher frère qui a offert une fortune aux missionnaires de la Société, pour qu'ils ne se soucient pas de l'avenir de leur famille lorsqu'ils ne seront plus capables de travailler. Les mots d'approbation qui accompagnaient le don nous ont beaucoup encouragé aussi.

De toutes mes années au champ de mission, la dernière a été la plus dure. On est entouré de masses de païens, et on ressent notre l'impuissance à les aider. Je dois avouer que la force de travail me manque souvent. Dans des conditions climatiques extrêmes, étrangères aux Européens, les missionnaires tendent à perdre également leur force d'esprit. Plus on reste ici, plus on se sent inutile.

(Pages 4-6 : La lutte contre le paganisme, en termes de guerre spirituelle.)

Dans le contexte actuel de guerre, les masses cèdent de plus en plus à l'anarchie. Quand cela dure longtemps, les coutumes et les notions de valeur en sont influencées. La briganderie, nuisance qui vient avec la guerre, a augmenté ici à un degré inquiétant. Dans quelques régions, il est de fait que les brigands sont une majorité. Dans certains endroits, des gens paisibles sont forcés de s'associer avec eux. Sinon, ils sont menacés d'être tués, la maison brûlée, les possessions volées, etc. Les brigands n'ont rien à craindre des fonctionnaires du gouvernement qui reçoivent des cadeaux, fruits de pillages impitoyables. Ils se vantent de leurs crimes, comme ceux qui avaient tué Israël à Masinandraina. En cas de dénonciation, on pourrait être sûr d'une vengeance effrayante. Cela va si loin qu'ils tuent et kidnappent des gens sur les grand-routes en plein jour.

Pour plusieurs raisons, il fallait que les gens respectables agissent selon la légitime défense. Ils se sont dressés contre les oppresseurs. Celui qui est attrapé est condamné par une cour martiale et la sentence est exécutée sur place. En relativement peu de temps, 20 exécutions ont eu lieu au nord du Betsileo (Fisakana exclu). En général, elles se passaient en public, mais à

ce qu'on dit, il y en a eu également en cachette. Selon des personnes de confiance, la Reine a donné aux communes (*ny fokon'olona*) le droit de traiter les brigands de cette manière. Ceci paraît avoir été confirmé par une résolution prononcée par la Reine, et lors d'un *kabary* organisé par le Premier ministre avec les hommes d'autorité de la campagne. Les deux événements ont été rapportés dans le *Gazety Malagasy*. Le *fokon'olona*, il est vrai, avait uniquement le droit de juger les malfaiteurs esclaves. Mais, selon un homme d'autorité chrétien qui assistait au *kabary* du Premier ministre, le gouvernement et les notables de la campagne se sont mis d'accord pour que les dangereux brigand soient exécutés [directement] à condition que le gouvernement en soit informé.

La réaction résolue du peuple contre les brigands a certes amélioré la situation pendant quelque temps. Mais à présent, ils recommencent à bouger. Récemment, il y a eu six cambriolages chez des instituteurs dans le district de Masinandrana. Ils ont subi de lourdes pertes, et l'aide que j'ai pu offrir ne vaut rien. À l'instant, une troupe a aussi essayé de pénétrer dans la Station. Ils avaient construit un pont pour traverser *ny lavaka* (le fossé), mais ils en ont été empêchés par le gardien. Ce sont probablement des brigands et des fugitifs affamés qui sortent de leurs cachettes pour survivre. La nuit, les gens mettent des gardiens pour protéger leurs villages. Sinon, leur bétail serait volé et leurs champs de maïs pillés.

On avait fondé de grands espoirs sur l'engagement d'un gouverneur à Vakinankaratra, pensant qu'il serait capable de rétablir l'ordre dans la région, mais ces espoirs se sont vite écroulés. Le gouvernement a annoncé dans le *Gazety Malagasy* que Sirabe aurait un gouverneur, et la population attendait que cette promesse soit tenue, mais en vain. Rarivo, le gouverneur d'Ambositra, voulait inclure dans son district les 2000 contribuables de la région de Sirabe, de Loharano et de Manandona. À ce qu'on dit, il avait suborné les hommes d'importance d'ici, ainsi que les fonctionnaires puissants dans la capitale, pour parvenir à son but. Il y a réussi, même si l'on savait de source sûre que le Premier ministre était contre. Il en est de lui comme de tous les chefs, il n'arrive pas toujours à diriger. Parfois, il faut être guidé pour éviter la formation d'une nouvelle fraction dans sa propre partie.

Lorsque le peuple a appris que les districts nommés seraient mis sous la tutelle d'Ambositra, cela a provoqué le mécontentement général. Betafo, le centre naturel de la région, est situé à proximité des autres districts, tandis qu'Ambositra se trouve à deux jours de voyage d'ici, au sud. De plus, la décision va à l'encontre de la coutume (*ny fomba fanao*), de ne pas marcher vers le sud dans les affaires publiques. Le peuple gronde et on entend souvent des remarques comme : " Serions nous des sorciers (*ny mpamosavy*) pour marcher vers le sud dans les affaires du gouvernement ? " Selon les traditions, la reine se trouve au nord, la place d'honneur dans la maison est au nord de l'âtre (*avarapatana*). Un honnête homme met toujours sa tête vers le nord quand il se couche, tandis que le sorcier fait le contraire. À l'exécution d'un sorcier, il faut veiller à tourner son corps vers le sud. La référence aux coutumes était faite plutôt sur le ton de la plaisanterie de la part des gens d'instruits, mais c'était différent pour les gens du nord qui avaient suivi Radama 1er dans son expédition à Ambositra pour y dominer la région, et qui, actuellement, doivent aller y faire la corvée. Tout le monde sait qu'on est arrivé à cet accord par la corruption. Lâcher la justice pour de l'argent, voilà une coutume tellement établie que personne ne s'en étonne. Mais le fait que " les hommes de la Reine " partagent les provinces du royaume contre paiement, cela dépasse les bornes. Le peuple a un peu grondé, puis s'est résigné à l'inévitable. Après tout, il est préférable d'être épargné par le gouverneur en poste. Puisque les gouverneurs sont obligés d'acheter leurs postes, et, par conséquent doivent faire de l'extorsion dans leurs districts avec une violence despotique, mieux vaut les avoir le plus loin possible.

L'achat du poste de gouverneur dont je viens de parler n'est qu'un exemple de chantage. Ce qui me donne le plus de souci, c'est la mentalité de la population qui accepte ce système de corruption. Il s'agit d'un péché général de la société. Loin de désapprouver la corruption, le peuple en a fait un système. Il arrive souvent que l'on transgresse des lois pour une raison quelconque. L'employé de l'autorité capable de tirer d'embarras le criminel, même si celui-ci a commis un meurtre, est considéré un homme qui *mitondra olona* (porte le peuple). Tandis qu'un homme honnête est perçu comme orgueilleux et sans coeur. Cependant, tout a sa mesure. Il ne faut pas dépasser les limites de l'amitié volontaire, et le chantage les dépasse, de l'avis général. En ce cas, on risque d'être détesté. La pression du système pour faire payer s'effectue toujours du haut vers le bas. En général, ce sont les masses qui souffrent le plus. Les méthodes du nouveau gouverneur d'Ambositra sont des exemples de pareils abus. À ce propos, je pense au cas des soi-disant *meri-monina*, ce qui signifie un groupe de gens d'Imerina venus s'établir dans le Betsileo. En principe, ces gens-là sont exemptés de la corvée. En revanche, ils peuvent être pris pour ce qu'on appelle " être fait soldats ". Tout cela est très bien, mais la manière barbare de se saisir d'eux témoigne d'un comportement loin de tout savoir-vivre. Au début, les envoyés armés du gouvernement, conduits par des officiers, profitaient de la nuit pour remplir leur fonction, ceci pour empêcher les *meri-monina* d'échapper. Ils pénétraient dans les maisons et prenaient tous les hommes qui s'y trouvaient. Ceux-ci, les mains attachées dans le dos, étaient emmenés à Ambositra. Plus tard, ils ont simplement barré les routes et pris tous ceux qu'ils ont attrappés, n'importe qui. Il ne servait à rien de prouver que l'on n'était pas *meri-monina*. Les fonctionnaires répondaient alors : " Venez à Ambositra pour que le gouverneur puisse juger entre vous et nous. " Les pauvres gens savaient bien que là-bas, il faudrait attendre des mois. Bien évidemment, ils préféraient payer quelques dollars pour l'éviter. De cette manière, les employés du gouvernement ont réussi à faire chanter le misérable peuple du Betsileo. Partout où les envoyés du gouverneur d'Ambositra apparaissaient, la population s'enfuyait, laissant ses possessions et ses propriétés. Dernièrement, quelques hommes de mauvaise réputation d'ici se sont associés avec les gens d'Ambositra, leurs complices. À ce qu'on dit, ces gens-là ressemblent plus à des troupes de brigands sakalava qu'à des envoyés de l'État. L'un des chefs était Johannes, dont je vous ai parlé déjà. Avant, il était instituteur à Antsolifara (" là où il y a du soufre "). Il avait été destitué à cause de son ivrognerie et pour avoir donné congé aux 200 écoliers contre paiement. À présent, il est officier élevé au grade de 7 [honneurs], ce qui est l'oeuvre du ministre de l'éducation. On est d'ailleurs tenté de définir cette promotion comme un exemple des méthodes générales du gouvernement dans ce pays. Dans les conditions qui prévalent, des gens comme lui font carrière comme fonctionnaires. Johannes ayant prouvé ses connaissances dans la pratique du système de corruption, il convenait bien dans l'équipe des nouveaux gouverneurs.

Quant au Premier ministre, je suis sûr qu'il n'est pas dupe de cette information menteuse et trompeuse. Il n'aurait dû jamais accepter de nommer de tels bandits comme fonctionnaires.

Comme officier, Johannes a eu bien des occasions de révéler sa manière de faire les choses. À ce qu'on dit, il était le pire de tous. Un commerçant d'Imerina, en route vers le sud avec ses marchandises, fut attaqué par Johannes et sa troupe. D'après les critères malgaches, la valeur du butin était considérable. Le commerçant est venu à Sirabe porter plainte auprès d'un juge de la capitale qui se trouvait aux thermes. Voici le récit du commerçant. La plupart des gens qui ont été capturés, liés et traités d'une manière brutale, n'ont pas été emmenés à Ambositra. Ils ont payé pour être libérés. Quelques uns pourtant ont été dirigés vers le sud, fait que j'ai vu moi-même, quand j'étais en route pour une paroisse secondaire. Nous avons dépassé un défilé

de *meri-monana*, attachés, en route pour Ambositra. Environ 20 personnes épuisées au regard hébété se déplaçaient lentement, entourées d'hommes armés de lances. Les envoyés ont poussé le zèle au point de capturer quelques hommes domiciliés dans la région du gouverneur de Betafo. Celui-ci a envoyé une troupe d'hommes armés de lances qui ont rattrapé le cortège dans la vallée de la Manandona, où a eu lieu une violente bagarre.

Ici, les gens du gouverneur d'Ambositra ont exigé que les instituteurs les aident à exécuter la charge que le gouverneur leur avait imposée. Au début, les instituteurs l'ont un peu fait. Puis ils ont compris comment cela finirait. Ils s'en sont retirés, excepté quelques uns, ce qui a suscité la colère des envoyés d'Ambositra. Salomon, un de nos instituteurs très calé et fiable, l'a éprouvé. Un matin, ils sont venus au village avec des gens qu'ils avaient capturés la nuit. Ils voulaient entrer dans la maison de l'instituteur où sa femme était seule. Alors qu'elle tardait à ouvrir la porte, ils ont menacé de foncer sur elle et de la jeter dehors dans la bouse du bétail. Salomon, qui par hasard se trouvait dans la maison à côté, a essayé de les retenir en disant qu'il ne fallait pas attaquer une femme sans défense. Ils l'ont attrapé en criant : " Qui es tu, pour t'opposer à l'ordre de la Reine ? " Malgré toutes les protestations d'autres chrétiens du village, on allait l'emmener à Ambositra. Son assistant, Andriamahefa, en tête d'une foule de chrétiens, sont venus aussitôt chez moi. Je leur ai conseillé, avec des hommes d'autorité, d'exiger la libération de Salomon et que l'examen de son cas soit reporté à plus tard. Les bandits ont dû le libérer. Mais, d'après eux, c'était parce que Salomon avait reconnu sa faute et leur avait demandé pardon.

Bien évidemment, c'était un mensonge pur et simple. Salomon et d'autres instituteurs se sont plaint avec amertume des coups et blessures qu'ils ont subis. J'en ai parlé au Surintendant (tilsynsmanden) qui se trouvait ici. Il était d'accord qu'il ne fallait pas laisser passer l'affaire sans conséquences. Nous nous sommes adressés au chef de l'unité, un officier de grade huit [honneurs]. Le Surintendant lui a parlé avec autorité de la gravité de la situation, ce qui eut l'effet désiré. Ceux qui avaient été pris et ligoté Salomon ont dû reconnaître leurs torts et le réhabiliter en public.

Quant au gouverneur d'Ambositra, les plaintes portées contre lui par le peuple étaient tellement nombreuses qu'il a fallu les prendre en considération. Le gouvernement a envoyé des hommes de la capitale à Ambositra pour enquêter sur le cas. Le gouverneur s'est vu imposer de payer une indemnité aux personnes lésées pour les pertes subies. Un acte pareil est pourtant plus facile à prononcer qu'à assumer. Comment l'indemnité sera-t-elle payée ? On peut déjà l'imaginer.

Je pourrais donner encore bien des récits sur la vie du peuple pour mettre en lumière le contexte actuel dans ce pays. Mais je suppose cependant que ces récits sont suffisants pour montrer l'anarchie régnante. Si notre travail a malgré tout progressé, c'est uniquement grâce à la miséricorde du Seigneur.

Dans les deux districts où j'ai mené mon travail l'année passée, 168 personnes ont été baptisées. La plupart d'entre eux sont adultes, et même assez âgés. Des 26 services de communion, 19 ont été faits à Sirabe et 7 à Masinandraina, dont 2 lors d'une visite de malades, et 2 en norvégien. Le plus grand nombre de gens assistant à un service se montait à 153 personnes, le plus petit à 8.

Le travail à l'école a suivi son cours habituel. Le nombre d'écoliers inscrits sans assister aux cours est relativement grand. Dans le district de Sirabe, il n'a pas été possible de faire marcher

le travail d'enseignement dans deux paroisses appartenant antérieurement aux " indépendants ". Ambano et Antsolifara sont passés chez nous, mais il semble peu réaliste de penser y accomplir des progrès, surtout dans la dernière paroisse. Il y a pas moins de 460 écoliers inscrits. Dans l'ensemble, les instituteurs se sont bien conduits. Leur travail n'est pas seulement difficile, il est carrément dangereux. Ils risquent leur vie en faisant leur travail proprement. Les adversaires de l'école sont tout simplement capables de les supprimer. Inutile de dire qu'il est extrêmement difficile de travailler dans de telles conditions.

Nous sommes témoins des mêmes problèmes dans les congrégations. Dans les circonstances actuelles, les tentations augmentent pour les caractères instables. L'an dernier, plusieurs cas d'égarement sont apparus. Je me limiterai ici à en raconter trois.

Paul, un homme qui a joui de la confiance générale pendant des années comme instituteur et évangéliste dans une paroisse secondaire, a suscité l'indignation à cause de son comportement scandaleux. Il s'est brouillé avec sa femme, a divorcé et a pris une autre femme. Il prétend qu'il l'a épousée correctement et l'a inscrit à la police, et que son premier mariage, n'étant pas inscrit à la police, n'était pas valable. Sans être capable d'élucider l'affaire pour le moment, je sais que c'est un mensonge.

En même temps, Zefanias, un enseignant auxiliaire à l'école de la Station à Masinandrana, s'est conduit pareillement. Il a renvoyé sa femme et en a pris une autre. En payant, il avait fait déclarer par la police dans les livres de l'Etat que le premier mariage était non valable et le deuxième valable. Lorsque je lui ai parlé de l'affaire, il a répondu par des mensonges évidents. Les autres instituteurs ont alors témoigné des circonstances réelles. Il lui fallait tout avouer, renvoyer la dernière femme et reprendre la première. Il a promis d'arranger l'affaire en quinze jours. Mais, au lieu d'obéir à la demande, il a cherché des malfaiteurs pour mettre le feu à la maison de l'instituteur qui avait eu le courage de témoigner contre lui. De plus, il a déclaré qu'il voulait réunir une troupe de brigands pour m'attaquer et me tuer. Il fallut alors délibérer de nouveau sur l'affaire. Son père, un honnête vieux païen et quelques hommes de sa famille, ainsi que quelques chrétiens, se sont retrouvés à Masinandrana. J'ai promis de ne pas porter plainte contre Zefanias devant l'autorité publique à condition qu'il reste tranquillement chez son père et vienne à l'école de Station comme élève. Bien entendu, il est destitué comme enseignant. Mais Zefanias a abusé de la bonté qu'on lui avait montrée. Il s'est enfui. Il s'est probablement associé à une troupe de brigands. Ce qui est sûr, c'est qu'il a attaqué à plusieurs reprises la maison de l'instituteur mentionné. Auparavant, Zefanias avait reçu charge d'âmes bien qu'il ait été coupable de vol, ce que nous avons tenu secret.

Le dernier récit dévoile une de mes expériences les plus déplorables au cours de mon travail au champ de mission. Pendant longtemps, les bruits couraient que Ramanda vivait dans l'ivrognerie et la polygamie. Il appartenait à une paroisse secondaire de Sirabe, et en avait été exclu, ce qui le rendait furieux. Il avait engagé deux hommes redoutables pour tuer l'instituteur, Raharijaona, qui avait témoigné contre lui. En outre, il m'avait écrit une lettre de menace, contenant des accusations impudentes contre l'instituteur en question. Un examen approfondi dévoila que ces accusations étaient en réalité des ragots perfides. Sa femme prétendait qu'il avait essayé de la supprimer. Un jour que je suis allé à une paroisse secondaire, elle est venue voir ma femme qui l'a prise sous sa protection. Elle y est restée jusqu'à ce que Ramanda soit parti chez sa soeur dans un village voisin. Plus tard, il est revenu ici avec quelques chrétiens pour discuter de l'affaire. Nous nous sommes mis d'accord sur le fait qu'il viendrait avec les chrétiens et la police à Ambohitafy pour emmener sa femme. Le lendemain, il est venu, mais accompagné de deux esclaves seulement. Son comportement

confirmait les rumeurs sur lui. Il s'est montré menaçant envers moi. Dans de telles conditions nous ne pouvions pas laisser aller sa femme. Nous l'avons remise à la charge de son père qui est arrivé entre temps.

Un peu plus tard, il fut accusé devant le Premier ministre par quelques chrétiens et d'autres habitants d'Ambohijafy. Je leur avait déconseillé de le faire. Mais lorsqu'ils m'ont parlé de sa brutalité qu'ils ne supportaient plus, j'ai cédé. Je me suis occupé de cette affaire uniquement en les aidant à s'adresser à qui de droit. Ramanda avait menacé de tuer le pasteur Rajaona et moi-même. J'ai reçu en secret des mises en garde auxquelles je ne pouvais ni voulais faire attention. Pourtant, j'allais bientôt m'apercevoir qu'elles étaient fondées. Le dimanche matin 9 août, en me rendant dans une paroisse secondaire, je fus arrêté par un homme inconnu. Tout en cherchant querelle à mes porteurs, il s'est mis à fouiller mes sacs de voyage attachés à ma chaise à porteurs (*filanzana*), probablement pour voir si j'avais des armes. Ceci n'éveilla pas mes soupçons car il y avait des gens au bord de la rivière qui ramassaient des sauterelles tout le long de la pente. Il est pourtant probable qu'ils étaient les alliés de l'homme. Comme il ne voulait pas lâcher sa prise sur mon *filanzana*, je m'en suis extrait pour gravir la pente à pied. Il s'est alors adressé à moi et je lui ai répondu d'un ton amical. Il me suivait tout en criant des malédictions et des menaces horribles. Mes porteurs voulaient le saisir, mais je les en ai empêchés en leur disant : " Je ne me bats pas avec un fou. Je ne veux pas de querelle. Je suis en chemin pour prêcher l'évangile. " Entre-temps, nous sommes arrivés à proximité de quelques villages, ce qui empêchait un assaut. Tout le temps, l'homme nous a cherché querelle. Il avait certainement l'intention de nous obliger à nous défendre. Dans la confusion d'une bagarre, il aurait facilement pu trouver l'occasion de me porter un coup de lance. Après, on aurait pu dire que l'Européen avait eu une altercation avec la population, au cours de laquelle il avait été tué.

Sur le chemin du retour, dans l'après-midi, j'ai davantage réfléchi au comportement étrange de l'homme, ce qui m'a incité à me montrer prudent. Mes soupçons étaient surtout éveillés par le fait qu'il voulait s'assurer que je n'avais pas d'armes. En revenant vers le gué de la rivière, je fis halte au sommet de la colline pour voir s'il y avait quelque chose de suspect au fond de la vallée. Sur la pente de l'autre côté de la rivière on a aperçu un homme armé d'une lance et d'un couteau. Les porteurs se sont exclamés : " Voilà Lehesoa, celui qui nous a importunés ce matin en route vers l'ouest ! " Nous l'avons laissé s'approcher. En continuant dans la direction de son village, il a crié : " *Veloma !*" (Au revoir). Nous nous sommes mis en marche alors. Seulement, au moment où nous traversons la rivière, il est revenu vers nous à toute vitesse. Il avait peut-être compté sur la possibilité que mes porteurs me laissent tomber pour se sauver en courant. En ce cas, il aurait eu tout son temps pour me tuer et s'en aller. Cependant, mes porteurs ne m'ont pas trahi. Ils se sont mis à courir à une telle vitesse qu'il n'a pas réussi à nous rattraper. Il nous a crié de nous arrêter, mais les porteurs ont répondu : " *Tsy arianay ny vazaha !* " (Nous ne laissons pas tomber l'Européen.) Toujours au fond de la vallée, nous avons mis la direction plus au nord que d'ordinaire pour arriver aux petits villages qui se trouvaient non loin. Ce choix nous a évité de tomber dans une embuscade, ce que nous avons vu en remontant du lit de la rivière. Une bande de 5 à 10 hommes avait barré le chemin. Lehesoa, qui nous suivait, ralentit en voyant que l'embuscade avait manqué. Il fallait profiter de notre avance sur les poursuivants. J'ai proposé d'aller aux villages mentionnés. Mais les porteurs, qui connaissaient mieux les circonstances, ont refusé. Plus tard, j'ai su que ces villages étaient associés aux assassins. L'homme qui dirigeait l'embuscade vivait dans l'un d'eux. Il nous fallait donc aller à un village plus grand, et quand nous l'atteignîmes, Lehesoa nous talonnait. Là, nous fûmes bien accueillis. Aussitôt, le chef du village, à la tête de quelques hommes, se mit en marche pour attrapper les bandits. Ceux-ci

ont cependant réussi à se cacher dans un village habité par leurs alliés. L'agression a été déclarée à la police du lieu, ce qui n'a eu aucun effet, comme on s'y attendait d'ailleurs.

À Sirabe, où l'information arriva par la suite, on se mit en marche le lundi matin pour rechercher les malfaiteurs. Lehisoa a été capturé dans son village. Il avoua qu'il avait été loué par Ramanda pour me tuer pour 30 dollars. Un de ses amis fut saisi au marché de Betafo. Lorsque Lehisoa a été emmené ici à la place des kabary, j'étais présent. J'ai prié pour lui, pour qu'il ne soit pas maltraité ou tué. J'ai reçu cette réponse : *Tsy miankina amin' ny vazaha ny fanjakana, fa amin' izay tompony.* (Le royaume ne dépend pas des Européens, mais de ses maîtres.) Après cela, je me suis tenu tranquille. Les deux bandits ont condamnés à mort et exécutés sur la place d'exercice au nord de la Station.

Une députation est allée à la capitale pour informer de ce qui s'est passé. La réaction du peuple vis à vis de l'événement était motivée par trois raisons, en plus de l'indignation causée par l'agression que j'avais subie : 1. Les deux hommes étaient des brigands notoires. La nuit précédant mon agression, une troupe avait ravagé le nord de Tsiafahy. Un des bandits saisi avait dénoncé Lehisoa comme chef de la troupe. 2. Les deux bandits avaient été payés pour tuer un instituteur, sans avoir encore eu l'occasion de le faire. 3. Au moment de sa capture, l'un d'eux avait menacé de se venger.

Ramanda, qui en effet en était l'instigateur, se trouvait à la capitale au moment de l'affaire dont il était accusé. Même si l'on était sûr que mon agression était son oeuvre, on n'a rien fait de lui, sauf le laisser pérorer. Il a été reçu en grande pompe par une foule dans sa maison, où il a tenu un *kabary* contenant des mensonges d'un bout à l'autre. Il annonça qu'il avait été déclaré non coupable, et que le Premier ministre lui avait donné " un sabre d'honneur " et lui avait imposé d'acheter un fusil pour sa protection. Par d'autres mensonges, il cherchait à contrecarrer notre travail. Il fallut alors prendre l'affaire en main. Par de nombreuses démarches du surintendant dans la capitale, on a finalement su que le cas de Ramanda n'était pas encore tranché. Il a donc quitté la capitale sans permission.

Lorsque cette information parvint dans son village, la fureur du peuple était telle que j'ai déconseillé les poursuites. J'ai demandé aux chrétiens de prier pour lui, pour qu'il en vienne à reconnaître sa culpabilité et à se convertir. En entendant ceci, il s'est étonné. J'ai eu des conversations avec lui. Malheureusement, mes paroles n'ont pas touché son coeur. Il cherche toujours à tuer un instituteur à Ambohijafy, qui s'en plaignait à Sirabe. Il s'en est fallu de peu qu'il soit pris et condamné à l'esclavage, ce qui ne s'est pas fait par manque de témoins, les gens n'osant pas témoigner contre lui. La réaction l'a cependant effrayé, paraît-il.

Ces derniers temps ont été très lourds, pour moi ainsi que pour ma femme. L'exécution des deux bandits m'a fait très mal. Je me demande si j'aurais pu sauver leur vie. En même temps, je pense qu'en ce cas, j'aurais pu me reprocher que des gens soient victimes de leur vengeance. À l'occasion de mon agression, cela nous a bien réconforté de sentir la sympathie de nos confrères et consoeurs, ainsi que des indigènes dans les districts de Sirabe et Masinandrana. J'ai même reçu une lettre de sympathie de trois personnes haut placées dans la capitale. En visite dans les paroisses secondaires, on est venu me prendre les mains (*mifandray-tanana*), surtout les gens d'Ambohijafy. La première fois que j'ai prononcé un sermon après l'agression, les vieux sont venus par centaines dans la maison de réunion. Après, ils m'ont accompagné un bon bout de chemin. Partout, l'attaque sournoise a suscité de l'aversion parmi le peuple. À Ambohijafy et dans d'autres paroisses secondaires, de nombreux vieux se sont présentés pour l'enseignement de catéchumène et ils font des progrès.

Je viens d'être informé que trois bandits ont encore été condamnés à l'esclavage. Il s'agit d'une vieille femme et de deux jeunes filles qui ont été liées aux Sakalava, à l'ouest d'Ambositra. L'homme qui avait la charge de ces femmes a été fusillé avec quelques Sakalaves qui se trouvaient dans sa maison.

Oui, il est évident qu'il y a ici de la misère. Que le Seigneur ait pitié de ce peuple malheureux. À présent, on a la paix à Madagascar, dans des conditions si rigoureuses cependant qu'elles semblent encore pires que la guerre. À ce qu'on dit, le peuple est tellement mécontent qu'il ne sera pas longtemps avant qu'une nouvelle guerre éclate. En effet, les perspectives d'avenir ne sont pas bonnes pour ce pays.

En terminant, je vous demande de prier pour ce peuple qui nous est si cher, et de recevoir mes salutations respectueuses, vous ainsi que les élèves de l'École de la mission.  
Respectueusement Lars Vig.

Le 17.02.1886. Sirabe.



**Laura et Lars Vig dans le salon avec leur fille Anna Margrethe.**

Photographer: F. Bj. [Carl Fredrik Bjertnes]. Date: ca. 1900. Source: Album received from Johannes Einrem (1868-1956), NMS missionary in Madagascar 1893-1933. Archive reference: A13 Ma-629 (IMP-NMS-A13-629). The photo is published in the IMPA database. Copyright: NMS Arkiv.